

PAUL VALÉRY

de l'Académie Française

MAUVAISES
PENSÉES

& autres

nrf

GALLIMARD

A

N'oublie pas que tout esprit est façonné par les expériences les plus banales. Dire qu'un fait est *banal*, c'est dire qu'il est de ceux qui ont le plus concouru à la formation de tes idées essentielles. Il entre dans la composition de ta substance mentale plus de 99 % d'images et d'impressions sans valeur. Et ajoute que les vues étranges, les pensées neuves et singulières tirent tout leur prix de ce vulgaire fond qui les fait remarquer.



L'origine de la " raison ", ou de la notion de raison, est peut-être la *transaction*. Il faut bien transiger, tantôt avec la " Logique "; tantôt avec l'impulsion ou l'intuition; tantôt avec les faits. Essaie donc, toutes les fois que ce mot *Raison* te vient, ou de toi ou des autres, de le remplacer par ce nom plus précis de " *transaction* ". Alors, plus de déesse...



Il y a en nous des certitudes inexplicables et des doutes sans causes : ce qui fait des mystiques et des philosophes. Puisque rien ne peut expliquer les unes ni justifier les autres, on est conduit à penser que sur un million d'hommes, doutes et certitudes sont distribués comme " au hasard "...



L'objet propre, unique et perpétuel de la pensée est : *ce qui n'existe pas.*

Ce qui n'est pas devant moi; ce qui fut; ce qui sera; ce qui est possible; ce qui est impossible.

Parfois cette pensée tend à réaliser, à *monter* au vrai ce qui n'est pas; et parfois à faire faux ce qui est.



Chaque pensée est une exception à une règle générale qui est de ne pas penser.



La pensée n'est peut-être qu'une bizarrerie de la nature offerte à une espèce, comme elle fait

ces bois de ruminants rares ou disparus que l'on voit dans les museums : armes ou parures si curieusement étendues, bouclées ou spiralées, ou si rameuses qu'elles sont plus nuisibles encore qu'inutiles à l'animal qu'elles couronnent.

Pourquoi pas ? Pourquoi non ? Notre tête est chargée de questions et d'idées qui se prennent dans l'enchevêtrement de la forêt des faits, et nous retient embarrassés, orgueilleux de l'être, condamnés à bramer des poèmes et des hypothèses, — fiers et désespérés.



L'aiguillon de chaque vie intellectuelle est la conviction de l'échec, ou de l'avortement, ou de l'insuffisance des vies intellectuelles antérieures.



J'ai observé que parmi les partisans et les adversaires d'une thèse quelconque (qui s'unissent par là) la très grande majorité se compose de gens qui ne la connaissent vraiment pas.

J'ai remarqué aussi que ce qu'on nomme une " conviction " n'est que l'attitude énergique d'emprunt qu'exige la faible consistance propre

d'une opinion. Toute la force que l'on met dans la forme — même intérieure — est l'indice de doutes volontairement réprimés.

Enfin, quand on dit d'une théorie " qu'elle peut se soutenir ", n'est-ce pas dire qu'il lui faut que *quelqu'un* la soutienne ? D'elle-même, elle tombe, et laisse-la tomber.



Juge les esprits en observant où ils tendent. Certains qui se donnent pour grands ne conduisent leur homme qu'au vide. Si leurs pensées se développaient, elles se mourraient d'inanition.

Il faut comprendre que les idées n'ont de valeur que transitive. Une idée ne vaut que par l'espoir qu'elle excite et par les chances qu'elle apporte d'une plus grande perfection de notre être, qui réagira sur elle, et la portera elle-même à un état supérieur de simplicité, de richesse et d'espérance.

C'est pourquoi il ne faut pas faire de systèmes. Un système est un arrêt. C'est un renoncement. Car un arrêt sur une idée est un arrêt sur un plan incliné, un faux équilibre. Il n'est pas d'idée qui ait sa fin en elle-même et interdise ou absorbe tout développement ou toute réponse ultérieure. Cet arrêt sur un plan incliné est donc dû à quelque

résistance passive. Par exemple, la grande satisfaction que l'on a d'avoir trouvé telle solution ou telle formule, et qui séduit à s'y tenir, à la fixer, à la rendre publique, est une *résistance* de ce genre, aussi bien que le serait la fatigue ou tout autre cause étrangère à la pensée qu'elle suspend.



Toute philosophie pourrait se réduire à rechercher laborieusement cela même que l'on sait naturellement.

Ou à ceci : Découvrir par méditations et confrontations que celui qui se voit au miroir et celui qu'il y voit ont quelques propriétés communes ou indivises.

Chercher si quelque chose peut avoir une importance plus grande que d'apporter plaisir ou douleur, aise ou gêne ?



Que tous les systèmes finissent par des mensonges, cela n'est pas douteux. Le contraire serait impossible et non naturel.

Quant à leurs commencements, on peut disputer sur la bonne foi.



Faux philosophes.

Ceux qu'engendre l'enseignement de la philosophie, les programmes. Ils y apprennent des problèmes qu'ils n'eussent pas inventés et qu'ils ne ressentent pas. Et ils les apprennent *tous* !

Les vrais problèmes de vrais philosophes sont ceux qui tourmentent et gênent la vie. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas absurdes. Mais au moins naissent-ils en vie — et sont vrais comme des sensations.



Le premier mouvement des uns est de consulter les livres ;

Le premier mouvement des autres est de regarder les choses.



Questions de l'enfant qu'est le philosophe.

La *question* du philosophe, une fois dépouillée des formes solennelles ou sévères, est toujours *enfantine* : qui interroge sans nécessité est enfant, perd la majesté du tigre résigné à être magnifi-

quement ce qu'il est, tel qu'il est, quel qu'il soit, ou la simplicité et impersonnalité du mouton dans son troupeau.

Tous les animaux étant réunis dans l'Homme, et l'Homme, comme construit par souscription de toute la Zoologie, avec quelques contributions de la Botanique et des Minéraux (*dur, souple, etc.*), il est ménagerie; et il en est de singes et de pies, mêlés de fauves, de moutons, etc...

En tant qu'interrogeant, il est animal curieux : ce qui se voit si charmant dans l'enfant de trois ans. Et il est facile de retrouver cet enfant dans le *penseur*, chez Pascal, par exemple.

Quant aux questions mêmes et aux "réponses", la table en serait instructive et divertissante à dresser.

La naïveté résulte du fait que l'on pose des questions suscitées par l'analogie, parfois "géniale" (Lune = pomme).



Les sceptiques sont — doivent être — des politiques de la pensée.

Il y a une telle politique de la pensée, mélange de n'y point se fier complètement et toutefois de la mener jusqu'au fond.

Ni glisser, ni s'embourber.



Nier A, c'est montrer A derrière une grille.



“Penseurs.” Supposé que des penseurs servent à quelque chose, on pourrait les considérer comme des machines à effectuer le plus grand nombre possible de combinaisons idéales, soit sous forme de “définitions”, soit de rapprochements que la pratique ne donne pas.



“Esprit de finesse”, “esprit de géométrie”, toutes les sottises qu'ont fait dire ces mots.

Cela a le vice de toutes les expressions auxquelles il faut commencer par donner un sens avant d'en considérer l'application. Mais alors, il est trop tard...

Davantage : pour que la comparaison des deux “esprits” ait elle-même un sens, il faut imaginer qu'ils fonctionnent entre un état initial et un état final supposés identiques. Il faut qu'ils aient un même objet de leur travail; de mêmes impressions ou de mêmes notions sur lesquelles ils s'accordent au départ...

Sinon ce sont comme des animaux d'espèces toutes différentes : l'un vole, l'autre nage : ils ne voient pas les mêmes choses, ne se rencontreront jamais, ne peuvent que s'ignorer, et pas même s'exclure.



Obscur se fait nécessairement celui qui ressent très profondément les choses et qui se sent en union intime avec ces choses mêmes.

Car la clarté cesse à quelques coudées de la surface.

Ressentir très profondément la présence virtuelle, les connexions infinies, l'ensemble des possibilités du langage transforme *la pensée de la pensée*, impose à toute pensée qui vient, de tout autres libertés et de tout autres exigences que celles du traitement ordinaire des pensées.

Ainsi du véritable athlète : le moindre acte qu'il fasse, utile ou non, lui est un élément, un aspect, un problème auquel toute sa puissance d'organisation motrice peut s'intéresser et qu'elle peut changer ou réduire en exercice d'elle-même.

Mais il arrive que les tiers s'étonnent, se fâchent ou se rient devant l'apparence que prend l'apparence quand on l'assujettit à servir quelque profondeur.



La *raison*, la *sagesse*, la *vérité*, etc... sont des divinités populaires — d'utilité publique — les idoles de la conformité 1^o aux choses; 2^o à l'*opinion*.

Il y a aussi des déités inférieures : la *mode*, le *sens commun*, le *goût*.



Il était une fois...

L'univers était un Tout, et avait un centre. Il n'y a plus ni Tout ni centre.

Mais on parle toujours d'Univers.



Tremblez, humains, au sujet de n'importe quel sujet. Songez que vous avez des opinions, des convictions, des idées nettes, — mais songez à tout ce à quoi vous n'avez jamais songé dans le domaine des choses mêmes auxquelles vous avez le plus réfléchi.

Craignez ce à quoi vous auriez pu penser, à quoi vous allez peut-être penser, et n'avez jamais pensé, et qui peut illuminer par le travers l'idée

dont vous êtes captif, qui vous semble la seule et la bonne, et qui va se trouver naïve dans l'instant même.



Les conceptions plaisent par leur *faux*, car elles plaisent par la simplicité, la continuité, la nécessité, la symétrie, la *surprise*, toutes choses qui, étant trop ajustées à l'homme, trop humaines, l'homme les met où il peut.

Peut-être, faudrait-il connaître le " réel " à l'absence de ces caractères séduisants, à l'impossibilité de les introduire, à la révélation de la vanité ou de la naïveté de leur application ? Comprendre qu'une chose " comprise " est une chose falsifiée. Rien ne le montre mieux que les essais de comprendre effectués sur ce réel tout cru que nous offre la sensibilité pure : par exemple, les " explications " forgées pour la douleur. Et pourquoi six ou sept couleurs distinctes, et non plus ou moins ?



La plupart ignorent ce qui n'a pas de nom; et la plupart croient à l'existence de tout ce qui a un nom.

Les choses les plus simples et les plus impor-

tantes n'ont pas toutes un nom. Quant à celles qui ne sont pas sensibles, une douzaine de mots vagues comme *idée, pensée, intelligence, nature, mémoire, hasard...*, nous servent comme ils peuvent : ils engendrent aussi, ou entretiennent, une autre douzaine de problèmes qui n'en sont pas.



Conventions. Les unes font que ce qui n'existe pas existe, et les autres que ce qui existe n'existe pas. Mais les secondes plus rares et malaisées que les premières.

Ainsi est-il plus aisé d'accroître le monde extérieur, d'y adjoindre des êtres et des relations, que de le nier. Plus aisé de croire qu'il existe des choses au delà des murs de ma chambre que de nier ma chambre en fermant les yeux.



En certaines matières, plus un livre sur elles est limpide, et les expose-t-il selon des lignes simples — plus il est trompeur. Car ces qualités ne s'obtiennent qu'aux dépens de quelque chose. La physique théorique dit ce qu'elle sacrifie du réel immédiat. L'histoire ne peut le dire, et ne le sait pas au juste, — et *n'en peut rien savoir.*

Quant aux systèmes de philosophie, ils admettent, en général, comme données, un tas de notions que l'on voudrait au contraire qu'ils tinsent pour énigmes (du langage), et au moyen desquelles ils mettent en question les autres notions qui ne sont mystérieuses que par travail.

Par exemple, le mot SI, petite et immense *conjonction*.



L'Homme diffère de l'Animal *par accès*. Et ce sont des *accès d'indétermination*. Il pense alors : JE PENSE.

L'Animal, mis dans la situation *critique*, qui est celle où ses automatismes d'action sont en défaut, tend vers la pensée.

S'il hésite entre deux voies, le limier se retourne vers l'Homme. " PENSE "... semble-t-il lui dire, C'EST TON AFFAIRE.



L'œil parcourt les objets et les mots, plus ou moins chargé d'éveil et d'intelligence; plus ou moins *armé de sensibilité* spirituelle; rendant plus ou moins égales ou inégales les choses devant l'esprit; plaçant accidentellement ici ou là un arrêt. un point d'interrogation... Et parfois, là

même où jamais *on* n'avait jamais songé qu'il y eût arrêt possible, résistance, difficulté...



On peut imaginer que toute idée est pourvue d'une idée jointe qui la *connote*, — une fiche où son âge (d'évolution), sa relation à l'actuel, sa relation au réel, sa valeur d'usage, etc., sont plus ou moins inscrits — mais inscrits en un langage de la sensibilité et de l'acte.

Signes obligatoires, signes exécutoires, signes dilatoires, signes instantanés (comme ceux qui marquent la relation possible de l'idée avec l'état ou les besoins actuels).



Il y a des cases dans le cerveau, avec inscriptions :

A étudier au jour favorable. — A n'y penser jamais. — Inutile à approfondir. — Contenu non examiné. — Affaire sans issue. — Trésor connu et qui ne pourrait être attaqué que dans une seconde existence. — Urgent. — Dangereux. — Délicat. — Impossible. — Abandonné. — Réservé. — A d'autres ! — Mon fort. — Difficile, etc



L'immense plupart de nos perceptions et pensées est sans conséquence. Celles qui comptent sont distinguées et tirées de l'ensemble ou par notre corps, ou par nos semblables. Notre rôle propre est des plus modestes.



L'absurde et son contraire participent des mêmes forces. La nature verse un quantum qu'il lui est indifférent que nous dépensions (ou qui se dépensât) en sottises ou en miracles d'intelligence.



Notre esprit est fait d'un désordre, *plus* un besoin de mettre en ordre.



Dixit Dominus Domino meo.

Mon esprit pense à mon esprit qui est son égal — à son égal qui lui est essence. Son essence est différence du même au même.

Ce qui advient est *esprit* en tant que reçu par celui qui donne, absorbé par qui le produit, et subi par qui le cause.



On ne voit pas à quoi pourrait penser un dieu ?
Et si créer lui est peu de chose...



Esprit.

Un homme a de l'esprit quand il manifeste une certaine indépendance à l'égard de l'attente commune. Il produit une surprise; et une surprise qui le fait paraître sur le moment plus libre, plus rapide, plus perspicace que ses semblables. Ils demeurent étonnés et un peu scandalisés, comme le seraient une bande de quadrupèdes d'avoir vu s'envoler d'entre eux, et au-dessus des murs qu'ils croient les enfermer, l'un d'eux, qui était secrètement ailé.



Dieu sait à quelles opérations se livre " l'esprit " dans sa caverne ?



ŒUVRES DE PAUL VALÉRY

POÉSIES

(Album de Vers anciens. La Jeune Parque. Charmes. Pièces diverses
Cantate du Narcisse. Amphion. Sémiramis)

EUPALINOS OU L'ARCHITECTE

suivi de L'ÂME ET LA DANSE - DIALOGUE DE L'ARBRE

MONSIEUR TESTE

(nouvelle édition augmentée de fragments inédits)

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DE M. LE MARÉCHAL PÉTAINE

DISCOURS EN L'HONNEUR DE GOËTHE

MORCEAUX CHOISIS

LA JEUNE PARQUE, commentée par Alain

CANTATE DU NARCISSE

L'ÂGE

L'IDÉE FIXE

VARIÉTÉ
VARIÉTÉ II

VARIÉTÉ III
VARIÉTÉ IV

VARIÉTÉ V

INTRODUCTION A LA POÉTIQUE

TEL QUEL I

(Choses tués. Moralités
Littérature. Cahier B 1910)

TEL QUEL II

(Rhumbs. Autres Rhumbs
Analecta. Suite)

DEGAS. DANSE. DESSIN

PIÈCES SUR L'ART

MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES

MÉLANGE

MON FAUST

REGARDS SUR LE MONDE ACTUEL ET AUTRES ESSAIS

(nouvelle édition revue et augmentée)

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

ODES

(Gravures sur bois de Paul Véra)

L'HOMME ET LA COQUILLE

(Dessins au crayon d'Henri Mondor)

VERS ET PROSE

(Aquarelles de Pierre Laprade)

EUPALINOS

(Gravures au burin de Ferdinand Springer)

ÉDITIONS RELIÉES

(d'après les maquettes de Paul Bonet)

POÉSIES

L'IDÉE FIXE

MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES

MONSIEUR TESTE

MON FAUST

REGARDS SUR LE MONDE ACTUEL

EUPALINOS

PIÈCES SUR L'ART

MORCEAUX CHOISIS

VARIÉTÉ, II, III, et V

ŒUVRES COMPLÈTES

(en 12 volumes)

PRÉFACES

pour

LE NOMBRE D'OR

par Matila C. Ghyka

SUITE ROMANESQUE

par Albert Pauphilet

EXAMEN DE VALÉRY

par Jean de Latour

ORIENT

par Pius Servien

ESSAI D'EXPLICATION DU CIMETIÈRE MARIN

par Gustave Cohen

ANTHOLOGIE DES POÈTES DE LA N. R. F.